



# JOURNAL DE ROUBAIX

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

### ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

Abonnement : { Pour Roubaix, 25 francs par an.  
 " " " 14 " " six mois.  
 " " " 7 50 " " trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAYAS, LAFITTE, BULLIER et C<sup>ie</sup> pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

Roubaix, 13 mars 1866.

### BULLETIN.

La longue et mémorable discussion à laquelle a donné lieu, au sein du Corps législatif, le paragraphe du projet d'Adresse relatif à l'agriculture, peut-être considérée comme une lumineuse introduction à la prochaine enquête agricole. De part et d'autre, c'est-à-dire, parmi les protectionnistes aussi bien que parmi les défenseurs de la liberté commerciale, les intérêts agricoles ont trouvé de savants et chaleureux organes, et si l'Europe est contrainte de rendre hommage à l'éloquence de nos hommes d'Etat et de nos grands orateurs politiques, elle ne pourra refuser le même tribut d'estime aux membres de notre parlement qui se font les interprètes de la science économique, fille, elle aussi, des modernes lumières et du progrès. Ces débats ont eu, en quelques sortes, pour point de départ, l'amendement de M. Pouyer-Quertier tendant à l'établissement d'un droit fixe de 2 francs par hectolitre de blé importé en France.

Cet amendement a été rejeté par la Chambre.

On fixe à jeudi la première réunion effective de la conférence chargée du règlement de la question des Principautés danubiennes. M. de Budberg, qui doit y représenter la Russie, est attendu aujourd'hui à Paris.

C'est hier, dans la soirée que le bill de réforme électorale a du être présenté à la Chambre des communes d'Angleterre. Il comporte deux parties : l'extension du droit de vote et une nouvelle répartition des sièges représentatifs. On continue à penser que le rejet de la motion gouvernementale entraînerait la retraite de Lord Russell et de ses collègues.

M. Eloin, chef du cabinet de l'Empereur Maximilien, est arrivé en Europe par le dernier paquebot anglais. Après avoir

fait une courte station à Bruxelles, l'honorable envoyé se rendra à Paris.

Une correspondance de Mexico annonce que l'Empereur Maximilien vient de réduire de moitié sa liste civile qui ne sera plus que de 3 millions de francs.

J. REBOUX.

On écrit de Londres, le 11 mars :

La scrupuleuse discrétion que tous les membres du Cabinet observent sur les dispositions du bill de réforme qui doit être présenté lundi, à la Chambre des Communes, par le chancelier de l'Echiquier, déconcerte tous les curieux, aussi bien que tous les partis. Il n'y a pas d'exemple qu'un secret d'Etat ait été aussi bien gardé.

Le Herald prétend que le bill n'a pas eu l'assentiment de tous les ministres, que ce n'est pas une mesure sérieusement étendue. Le Post croit savoir que le nouveau bill ajoutera 40 0/0 au nombre des électeurs dans les bourgs et même dans les comtés.

Le Times qui, ces jours derniers, sonnait le glas de mort du Cabinet du comte Russell, est aujourd'hui tout confis de miel et de confiance; il fait d'avance l'éloge du bill sans le connaître. Le Daily Telegraph avoue franchement qu'il ne sait rien, et que les autres journaux qui font les bien informés n'en savent pas davantage.

Quant à la population, elle est très préoccupée de ce qui va se passer. Il y a de quoi. C'est la destinée de la démocratie qui va être posée devant le Parlement britannique.

On écrit de Bruxelles, le 10 mars :

Depuis l'avènement du nouveau roi, la situation politique est bien changée. Le jeune souverain croit que chaque règne doit avoir sa pensée. L'apaisement des partis, tel est l'objet de ses desirs, tel est le but de ses efforts. Pour qui a connu ses pensées intimes, lorsqu'il était encore duc de Brabant, il est aisé de comprendre qu'il saisira la première occasion de se séparer d'un ministère qui n'a pas ses sympathies.

Le Cabinet, depuis deux mois, s'est tenu dans une réserve et dans une inaction qui ne satisfait ni les catholiques, ni les unionistes, ni les libéraux eux-mêmes. Les catholiques veulent être rassurés sur

l'avenir, et jusque-là ils se montrent hostiles. Les unionistes demandent au ministère de déclarer nettement s'il veut conformer son programme futur au discours du trône, ou s'il prétend suivre les anciens errements. Dans le premier cas, les unionistes soutiendront le cabinet, dans le second, ils le combattront. Pour le moment, c'est ce parti, moins nombreux que les autres, qui tient la balance entre deux adversaires de force égale.

Nous lisons dans la France :

Lorsqu'on fait le dénombrement des membres du Corps législatif, on y rencontre des industriels, des propriétaires et des agriculteurs en si grand nombre, qu'il ne faut pas être surpris si les questions agricoles, industrielles et financières, arrivent à passionner la Chambre à l'égal des sujets politiques les plus graves.

Voici, par exemple, M. Pouyer-Quertier, député de Rouen : il est à la tête d'un commerce considérable. De tous les pays qui produisent les cotons et les laines, il lui en arrive des navires spécialement chargés pour lui. Il occupe un nombre considérable d'ouvriers. N'est-il pas évident qu'à ses yeux la politique, à proprement parler, ne saurait avoir l'intérêt qu'elle inspire, par exemple, à M. Emile Olivier, et qu'un débat sur l'état des campagnes ou sur la nécessité de rétablir l'échelle mobile lui semble autrement utile qu'un débat politique.

N'allez pas croire, cependant, qu'aimant à se renfermer dans des questions spéciales, M. Pouyer-Quertier apporte à les traiter devant la Chambre la sécheresse naturelle aux discussions de chiffres. Non, certes : il possède au plus haut point la poésie de l'industrie. Le sifflet des locomotives filant à toute vapeur sur les voies ferrées; le bruit du soufflet des forges et des marteaux retombant sur les enclumes, la chanson des laborieux rentrant à la ferme, le son argentin des piles d'écus avec lesquelles l'acheteur paie le blé du paysan, l'aspect d'un champ fraîchement labouré, voilà tout autant de choses qui parlent éloquentement au cœur et à l'esprit de l'honorable député, et qui lui permettent à son tour de s'adresser à la Chambre avec une éloquence, un chaleur, une vivacité que redoublent encore l'ardeur et la sincérité de ses convictions.

M. Pouyer-Quertier est encore très jeune. S'il a quarante ans, il n'y a pas longtemps. Le visage est, à lui seul, un long sujet d'études. L'œil est fin et bon,

mais il est aussi quelque peu ironique; les favoris blonds achèvent de donner à M. Pouyer-Quertier une physionomie un peu railleuse. Il est Normand de la tête aux pieds et Normand de la grande race. Assurément, M. Pouyer-Quertier avait des ancêtres auprès de ce Rollon qui fut le premier duc de Normandie.

Au Corps législatif, l'honorable député est autant aimé qu'estimé. Il y possède une influence incontestable qui ne date pas d'aujourd'hui, et il est très choyé par M. Thiers, parce qu'il n'est pas moins protectionniste que lui.

On a entendu hier, et on entendra sans doute encore aujourd'hui M. Frémy, député de l'Yonne et gouverneur du Crédit foncier de France. C'était un début, et le début a complètement réussi. M. Frémy porte les cheveux un peu longs, moins longs cependant que ceux de l'honorable M. Garnier-Pagès, et des favoris en collier, de telle sorte que sa physionomie quelque peu ascétique est entourée du cadre grisonnant que lui font sa barbe et ses cheveux.

Il s'exprime avec la sûreté et l'habileté que donne l'habitude de parler en public et de traiter des affaires compliquées. M. Frémy appartient à ce groupe d'hommes remarquables que les affaires financières ont fait surgir pendant vingt ans : les Le Roux, Schneider, Pereire, Talabot, Pinard, et desquels on peut dire que, sauf de rares exceptions, ils sont partis de rien pour arriver à tout, par la seule force de leur volonté et de leur mérite.

Les gens qui se figurent que, lorsque deux orateurs ont soutenu chacun une opinion contraire et parlé vivement l'un contre l'autre, il reste entre eux, leur discours terminé, le plus petit nuage, auraient été déçus, s'ils avaient pu voir ce qui se passait à la séance d'avant-hier.

Afin de laisser reposer M. Pouyer-Quertier, on avait interrompu la séance pendant dix minutes. Des groupes s'étaient formés sur tous les points de la salle, et les spectateurs des tribunes pouvaient voir : ici, M. le président Walewski s'entretenant amicalement avec M. Jules Favre ; là, M. Rouher se promenant avec M. Thiers ; plus loin, M. Picard demandant à M. Belmont le sens d'une interruption de ce dernier qui n'était pas venue jusqu'à lui ; et partout l'exemple absolu de cette aménité, de cette courtoisie qui doivent régner entre collègues.

Ce spectacle justifiait amplement les paroles de M. Guizot qui a écrit quelque part que c'est l'honneur et le bonheur de la vie parlementaire d'apprendre aux hom-

mes mis en contact à se bien connaître, à s'estimer, quelle que soit leur opinion, et quelquefois même à s'aimer. — (A. Pott.)

### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Londres, 12 mars.

Le Morning-Post et le Morning-Star démentent la nouvelle que l'Autriche ait réclamé les bons offices de l'Angleterre pour l'arrangement du différent avec la Prusse. Ils ajoutent qu'aucun ultimatum n'a encore été envoyé de Berlin à Vienne.

New-York, 28 février (par l'Europa).

Or, 137. Bonds, 103. Coton 43 à 44. Les changes manquent.

Turin, 11 mars.

Le jugement dans l'affaire du testament du marquis de Villa Hermosa, vient d'être rendu : les prévenus Vignati et Marinelli ont été condamnés à sept ans de détention ; Berdoati à cinq ans et Martino à six mois de prison.

Bucharest, 12 mars.

Le bruit est répandu que le prince Alexandre de Hesse-Darmstadt, frère du duc régnant, serait désigné comme prince des Principautés-Unies. Les députés roumains nommés pour suivre la conférence de Paris partiront demain.

L'épouse du prince Couza reviendra à Ruguissa, dans les Principautés, avec l'autorisation du gouvernement. M. Baisceano se rendra comme agent de la Roumanie à Paris; M. Alexandre Gulesco ira en la même qualité à Constantinople.

Berlin, 12 mars.

Le roi a eu aujourd'hui une longue conférence avec le président du conseil des ministres, M. le comte de Bismarck; le chef d'état major général M. de Moltke, l'adjudant général, M. d'Alvensleben, et le chef de son cabinet militaire, M. de Tresckow.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX  
DU 13 MARS 1866.

N° 26.

## LES MÉMOIRES D'UN ORPHELIN.

### TROISIÈME PARTIE.

PARIS.

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 11 mars.)

Je la revois grande et belle, moins riante et moins vive que dans son enfance, un peu pâle et pensif. Mais quelle expression d'innocence et de bonté sur sa figure! Quel charme indicible dans la suavité de son sourire et le rayonnement de ses yeux bleus transparents et purs, comme l'eau dans ses sources les plus limpides! Quelle grâce dans ses mouvements! Quelle harmonieuse simplicité dans sa toilette! Comme autrefois, un ruban lilas est noué à sa ceinture; un ruban de même couleur lie ses cheveux sur son front. Et ils sont si soyeux et si chatoyants ces deux bandeaux

de cheveux blonds! On dirait deux tresses d'or faites par une Titania, avec les rayons du soleil. Et cette taille, est si fine! On dirait le fuseau de la reine Berthe, la célèbre flamande! Et de ses deux manches de mousseline sortent deux petites mains si délicates qu'une fée les envierait. Non certainement, il ne peut y avoir une créature plus parfaite en ce monde.

Je la regarde tout troublé, sans pouvoir lui adresser un mot. Mais elle me sourit gracieusement, et me dit qu'elle n'a point oublié le vallon de la Doye. Derrière elle, est Mlle Betsy, plus laide que jamais, qui me salue avec sa roideur britannique, comme une poupée de bois dont la tête s'incline au moyen d'un ressort.

Et le domestique annonce M. Achille de Vernois, et je vois entrer mon ancien rival, dans tout l'éclat d'une toilette qu'il considère, sans doute, comme un modèle de bon goût : cravate blanche à larges pointes, boutons de diamants à ses manchettes, chaîne d'or ruisselant sur son gilet, cheveux frisés et pompadés, escarpins vernis. Il s'avance vers M. Chambly et lui souhaite familièrement le bonsoir. Il s'approche de Clara et lui tend audacieusement la main, puis, en m'apercevant il s'arrête un instant en face de moi. Il m'examine avec une sorte de perplexité. Probablement, il se demande si sa dignité lui permet de se souvenir de moi? Enfin, il se décide à me reconnaître. « Ah! monsieur Max Bernier! dit-il; comment va votre grand-mère. » Et sans attendre ma réponse, il se retourne vers Clara.

Il lui offre le bras pour la conduire, à table. Il s'assied à côté d'elle. Moi, je suis assis entre M. Chambly et Mlle Betsy, et il me semble que je suis là, comme une

pauvre plante comprimée de chaque côté par deux froids rochers.

Pendant tout le dîner, le superbe Achille ne cesse de parler de ses affaires et de ses relations.

Par son infatigable verbiage, j'apprends qu'il est associé à un agent de change, qu'il fait des opérations considérables, et qu'il est fort recherché dans le grand monde. Tout l'hiver, il doit se rendre régulièrement aux soirées des ministres et des directeurs généraux, du préfet de la Seine, et à plusieurs autres réunions imprévues. La semaine dernière, il a été invité à un magnifique bal, chez don Inigo Azotador, marquis de las Arenas, envoyé extraordinaire d'une des principales républiques de l'Amérique du Sud; le lendemain à une matinee musicale, chez M. Samuel Sharper, commandant supérieur des armées de l'Arcansas et du Missouri. La semaine prochaine, il doit assister à un concert chez M. Finopoulos, l'un des principaux capitalistes d'Athènes. Il fréquente aussi des gens de lettres et des artistes, bien entendu les plus illustres, car il ne peut tenir compte de ces obscurs petits novices qu'il appelle des rapins et des poétillons. Enfin il parle avec une complaisance singulière de Mme la baronne de Schlangeblatt, une noble dame d'Allemagne, qui a un château à Nebelland et des mines de cuivre dans le Lügeberg.

Tout cela est narré avec un contentement d'amour-propre et un intérêt qui me subjuguent. Mlle Betsy paraît aussi émerveillée de cet étalage de noms sonores, et les domestiques servent avec un respect particulier ce jeune élégant, ce favori du beau monde.

« Quel privilège pourtant, me dis-je,

que celui de la fortune! Voilà un garçon dont l'origine n'a certainement jamais occupé aucun d'Hoziar, qui n'a aucune distinction d'esprit, ou d'éducation, et qui, tout simplement, parce que son père a eu le bonheur de faire plusieurs fructueuses spéculations, se pose comme un personnage, parle des hauts fonctionnaires de France, des plénipotentiaires, des aristocrates de tous pays, comme s'il vivait dans leur intimité, et me confond par son importance. Ce n'est donc rien pour moi d'être issu d'une ancienne famille, noblement inscrite à diverses époques, dans les chroniques de Franche-Comté, et d'avoir conquis des couronnes dans mes études. Mieux vaudrait que mes parents eussent été moins soucieux de leur dignité, et plus occupés de gagner de l'argent.

Mais, tandis que je fais cette réflexion, je m'aperçois que M. Chambly jette, de temps à autre, sur son joyeux convive un regard fort peu révérencieux, et que Clara, dont le bel Achille cherche surtout à captiver l'attention, semble prendre très peu de goût à ses récits pompeux. Cela me suffit pour changer le cours de mes idées, pour que je cesse d'admirer la position sociale de M. de Vernois.

Après dîner, nous rentrons au salon. M. Chambly s'assied au coin de la cheminée, et bientôt s'endort. Mlle Betsy, qui lui a elle-même avancé un fauteuil, qui lui a mis un coussin sous les pieds, le regarde avec une apparence de sollicitude, comme si elle était spécialement chargée de veiller sur lui. Mlle Clara se place devant une table avec un ouvrage de tapisserie. Le galant Achille va se mettre à côté d'elle, et continue ses brillantes narrations. Je l'entends qui lui parle du dernier

concert de Mme Malibran, et de la prochaine représentation d'une comédie nouvelle à laquelle il ne peut manquer d'assister, parce que l'auteur lui-même l'en a prié.

La jeune fille l'écoute quelques instants, d'un air résigné, en comptant les points de sa tapisserie et en tirant ses aiguilles de laine; puis, soudain, se tournant de mon côté : « Il faut, dit-elle, que je vous fasse voir une esquisse qui peut-être vous intéressera. »

A ces mots, elle se lève, va prendre sur une étagère, un album, en tourne quelques feuillets, et me montrant un dessin à la mine de plomb :

« Regardez, me dit-elle, reconnaissez-vous cette maison? »

« Très-bien. C'est la maison de la Doye, avec le pont de la Biemme, sur le premier plan, et la cime de Montfer dans le fond. »

« Comment! vous reconnaissez tout cela? Que je suis contente! J'ai fait, de mémoire et je craignais m'être trompée. Quoi qu'il en soit, c'est bien incomplet. N'avez pas peur de me l'avouer. »

« Oui, c'est vrai. Il manque, ici une maisonnette, très voisine de celle que vous habitez; là, un massif d'arbres, dans cette eau de la Biemme, plus de clarté, et plus d'ombres dans ce lointain. En quelques traits, tout cela pourra être achevé. »

« Mais ces quelques traits, je ne puis les tracer moi-même. Je n'ai pas la main assez habile, et mes souvenirs ne sont pas assez nets, bien que souvent je pense à ces beaux vallons de la Doye. »

« Si j'osais? »  
 « Quoi! vous pourriez? »  
 « J'essaierai. »  
 « Ah! vous me feriez grand plaisir. »